

Crainte et effroi

Très régulièrement, les historiens reconnaissent au judaïsme, comme religion et comme culture, une part importante dans la construction de l'Occident. Les esprits le plus éclairés le savaient depuis longtemps mais, dans la conscience commune, cette restauration prend la allure d'une réparation. Dans le meilleur des cas on parle volontiers d'une société devenue philosémite. Et si les choses s'étaient passées autrement ? Les ruses d'un amour incalculable et imprévisible, d'un silence inaccessible à l'imagination, seraient à l'oeuvre pour préserver ce que la modernité devait ignorer.

L'ambition est démesurée !¹ Il faudrait faire sentir au lecteur que tout ce qui va suivre est la répétition attentive de ce qui précède. La crainte de Dieu et l'effroi de l'amour subissant la même insistance seraient suffisants pour que se construise une nouvelle ère. L'antiquité, après avoir porté ses fruits jusqu'à maturité, se serait effacée au profit d'une civilisation d'autant plus énigmatique que chaque événement cruel, chaque injustice, chaque conflit dévastateur, chaque domination galopante, auraient servi à ignorer systématiquement le travail d'un seul vecteur. Non qu'il soit le plus important, le plus radical. Il présente seulement le charme de n'avoir jamais été perçu.

Touché par l'amour

Les philosophes marxistes des années 60 travaillaient sur l'*objet de l'histoire*, avec l'espoir avoué de pouvoir le décliner au singulier. Les premières critiques, résultant des désillusions de notre belle jeunesse, eurent aussitôt le loisir de promouvoir des *objets*. Les résultats furent brillants : il suffisait de plonger dans la vie d'un village occitan, un seul suffisait, pour retrouver le monde entier et les lois qui font homme. L'Histoire ne se convertissait pas à l'anecdotique, elle parlait du cosmos dans une seule goutte de rosée. L'importance d'un seul objet semblait se disperser définitivement.

Si rapide soit-elle cette excursion vers les travaux marxistes peut nous mettre la puce à l'oreille. Il est tout à fait sensible que l'effort de Karl Marx se portait sur une analyse acérée, susceptible de tenir une certaine cohérence devant les convulsions du monde. Lorsqu'il

¹ - Cette remarque qui se veut méthodologique prend des allures naïves et faussement modestes. Elle insiste bien sur le fait que seule la psychanalyse est le lieu où peuvent être accueillis des travaux, écrits ou oraux, susceptibles d'ébranler des pans entiers du savoir. Un lieu où l'érudition est toujours bien venue, mais surtout un lieu où, selon les termes de Lacan, le psychanalyste en *sait un bout sur l'amour*.

examine la *plus-value*, avec une finesse innovante, il en fait un des points nerveux du capitalisme et de l'exploitation de l'homme par l'homme qui en découlent. Nous sommes donc pleinement dans une approche des événements humains.

Or l'hommage de Lacan se fera dans un tout autre registre. Pour faire entrer progressivement l'objet qui harcèle son enseignement, il fera appel à la *plus value* pour provoquer une nouvelle étape. Cet objet nouveau, si difficile à transmettre, sera aussi nommé le *plus-de-jour*, avec l'intention explicite de marquer sa dette. Ce n'est pas pour autant qu'il se range parmi les révolutionnaires :

Une science économique inspirée du Capital ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autres secours qu'une dialectique prédicative.²

A d'autres moments il se dira proche des progressistes. Mais l'important ici est de mesurer combien Lacan cherche un temps qui ne demande qu'à être ignoré. Il tend vers une autre emprise, vers une répétition où prendront place des préoccupations jusque-là négligées :

... la science , si l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les péripéties dont elle est née, quand elle est constituée, autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice.³

Si Lacan revint sur le devant de la scène en compagnie de Marx et réhabilita cette question d'un objet singulier qui ne devait pas s'éparpiller, il faut d'abord souligner qu'il en avait un besoin impérieux.

Mais tout le monde en est là dira-t-on ! Eh bien non, mille fois non ! La plupart du temps, ce sont nos convictions qui nous guident, notre expérience de la vie ou de la lutte des classes qui nous autorisent à camper sur nos positions et à *défendre nos idées*, comme on dit non sans noblesse. Nous étions loin d'un baroud intellectuel. Il devait trouver, délicieusement embarrassé par l'objet qui insistait presque malgré lui dans son enseignement, les outils et le matériel susceptibles de servir à la transmission de ce *bout de savoir sur l'amour* qui l'encomrait autant que Socrate avait dû l'être de ce fardeau qui pèse sur certains. Il importe donc de souligner l'importance que Lacan accordera à Marx : elle est tout à fait comparable au *retour à Freud* qu'il dirigea sur plus de trente ans.

Mais, tous comptes faits, que veut dire ici singulier ? Comment le distinguer absolument du *personnel* ou de l'*original* ? C'est simplement une prétention fragile qui ne peut faire sa promotion que dans le registre de l'amour. Tel qu'il m'a traversé, je ne puis en parler qu'en ces termes, absolument certain que mon poème n'a jamais été écrit auparavant. Je suis assuré que le chemin que j'ai emprunté pour toucher l'amour et en être touché ne fut jamais visité. Je l'ai

² - J. Lacan. « La science et la vérité ». Seuil 1966. Page 869.

³ - J. Lacan. « La science et la vérité ». Seuil 1966. Page 869.

découvert parce que c'était à découvrir ! Je l'ai même inventé car il n'existait pas avant que je parle, j'écrive ou je calcule.

Mais alors comment éviter les pathographies ? Pourquoi ne pas ajouter l'amour des extraterrestres ? Admettons que dans le champ de la spiritualité un bon nombre de mystiques s'encombrent d'expressions trop enflammées, lesquelles vont les disqualifier définitivement. Il est parfois bien difficile de distinguer la brûlure intime de celui qui parle de l'amour de l'agitation d'un énervé. Même si ces deux positions strictement inconciliables nous avaient habités à des moments différents, on peut prétendre cependant à une boussole.

Il y a comme une entente qui s'inscrit aussi bien chez moi que chez mon interlocuteur, sans que rien ne laisse supposer cette complicité catastrophique que l'on rencontre si souvent dans les groupes. Ce que je garde en moi ne doit pas être dilapidé à vau-l'eau - il n'y aurait plus de mots pour une telle présomption - mais c'est aussi une intuition répétitive qui ne s'est formée que dans la perspective de l'Autre. Cette lente maturation est sensible chez certains auditeurs, qui comprennent qu'un effet de la vérité leur était destiné. Ils sont loin alors de n'y trouver qu'un intérêt mondain et enrichissant. Au cours de leur vie ils reviendront régulièrement sur des énoncés anodins qui, tel un trébuchement, les appauvriront et les renverront les mains vides, et ce avec une constance miraculeuse. Le miracle est la propédeutique au signifiant.

Cette certitude, strictement opposée à la certitude paranoïaque, m'apaise. Elle est capable de repérer que ce que je dis aujourd'hui est franchement plus incisif que ce que je disais hier. Ma capacité à dire l'amour et la mort ont épaissi ces mystères plus joyeusement qu'autrefois, plus finement qu'hier. Aucune nuance explicative ne s'est insinuée ! Là où tous veulent une réponse à la question du monde, une définition stable et immuable de l'homme, ma manière d'aborder ce pincement, pour être unique est quand même capable de se transmettre et de prétendre à une universalité que chacun est susceptible de reconnaître : l'aventure est toujours la même, l'absolue solitude est sensible et palpable.

Contre la disputatio

On peut tout juste dire des écrits ou des paroles de certains : « Celui-là, je vais m'en servir ! Sa production me touche car il n'a pas dû passer bien loin de mon propre ermitage ! »

A condition que nous fassions un pas supplémentaire particulièrement difficile à décrire. Il est hors de question d'entrer avec le voisin dans une dialectique dégradée du quotidien, hors de question de laisser entendre qu'on n'est pas d'accord avec lui. Cette pratique n'est envisageable que dans la gestion de l'intendance intellectuelle. Dans un registre plus noble également la *disputatio* n'est pas sans une certaine générosité quand il s'agit de faire progresser la pensée dans le contexte d'un amour de la vérité, tel qu'on le conçoit généralement. La vérité est en elle-même suffisamment aimable pour justifier des opposition bien menées et laborieuses.

Or ici il s'agit de prétendre à du *nouveau dans l'amour*, à des effets de vérité qui, pour être inédits, ne viennent pas s'aligner pour une joute prestigieuse. Qui pourrait trouver ombrage au

fait que la vision du monde qui se dégage d'un tableau de Manet et la grâce encore mouvante dans un détail de Degas s'ignorent totalement et participent du même émerveillement.

Oui, c'est presque cela ! On est à deux doigts de pouvoir dire qu'il y a des vérités qui s'ignorent et s'universalisent, mais sans devoir s'inscrire dans un patchwork cousu de fil blanc. D'où la modestie, agaçante si elle prend des accents psychologiques, reposante si elle tâtonne pour placer sa voix. L'importance qu'accordera Lacan à la sainteté s'inscrit dans cette veine. La question de l'orthodoxie des saints ne se pose pas et leur spiritualité est toujours christocentrique. Mais ce n'est pas un *fond commun*. C'est plutôt un matériel inestimable qui leur permet de témoigner de la voie qui s'est imposée à eux. Pas un ne dit la même chose et bien souvent ils ne se sont pas rencontrés de leur vivant.

On imagine bien tout le potentiel qui se dégage d'une cure dans un tel contexte. C'est encore vrai dans un milieu communautaire où les différents acteurs sont rassemblés pour cette épreuve. Mais en est-il de même quand on s'apprête à parler de la Cité, voire de l'Histoire. Cette autre échelle est-elle compatible avec les effets de vérité qui nous viennent de *ce bout de savoir sur l'amour* auquel nous sommes tenus de prétendre ?

Parler de l'Histoire ?

Les exemples de Freud et de Lacan sont suffisamment stimulants pour nous autoriser cette audace. Une lecture attentive prouve que Freud ne se laissa jamais séduire par la *psychanalyse appliquée*. Quand il parle, par exemple, de la psychologie des foules, on trouve en arrière-fond des préoccupations qui tournaient autour des impasses que connaissaient les premières associations de psychanalyse. Leur coagulation progressive avec les travers que l'on peut imaginer éclairaient la constitution des ces foules inquiétantes qui arrivaient au pouvoir en Allemagne. Mais le point de départ de sa méditation était bien la psychanalyse et les énigmes qui l'entouraient.

Il en est de même pour ses visites régulières de la figure de Moïse. Si un jour on retrouvait un manuscrit de Michel Ange précisant qu'il avait voulu sculpter un Moïse bondissant, l'approche de Freud serait définitivement disqualifiée. Mais elle continuerait à palpiter comme un texte écrit par un psychanalyste pour qui un grand homme est capable de maîtriser ses passions. Là encore on se souviendrait qu'il avait écrit en étant persuadé d'*en savoir un bout sur l'amour*.

Pour ce qui concerne Lacan les articulations sont plus complexes. Dans les années 60 -70, lorsque les psychanalystes commencèrent à se pencher sur son exclusion de l'Association Internationale de Psychanalyse, Lacan en parla lui-même comme d'une *excommunication majeure*, comparable à celle qu'avait connue Spinoza. L'expression était comprise dans la brutalité qu'elle exprimait, mais elle fut reçue comme allant de soi. Or, les années ont passées, et la référence employée est susceptible d'être interrogée de nouveau.

Pourquoi une allusion manifestement religieuse est-elle ici convoquée ?

Lacan reprochait à ses détracteurs de ne pas *être juifs* ! alors qu'au contraire ils l'étaient. En fait il se présentait comme plus juif qu'eux, et devinait qu'au-delà d'une crise majeure dans l'organisation des sociétés psychanalytiques, on touchait à quelque chose de plus profond, directement lié à la modernité et à laquelle les religions révélées étaient parties prenantes.

C'est donc toujours ce *bout de savoir sur l'amour* qui gouverne ces analyses parfois surprenantes de ces deux figures fondatrices de la psychanalyse.

Or il ne convient pas de mettre sur le compte du génie ces raisonnements lumineux. Il est même nécessaire de supposer chacun capable de se référer à un point archimédien lequel peut se rappeler à lui comme une respiration, mais n'en est pas pour autant une pierre d'angle existentielle. Il n'est pas question de dire, ni même de laisser entendre : « Voici ce qu'il en est de mon désir ! » [On peut souligner, ça c'est déjà vu !] En revanche la répétition bienfaisante d'une intuition, quand elle revient, est toujours la même, naïve et simple, *toute bête* comme disait Freud. On ne reconnaît pas toujours son charme unique car elle s'habille souvent de parures méconnaissables.

Un point de départ

Ici on peut penser qu'elle prend les allures d'une insatisfaction.

Que s'est-il passé entre le judaïsme et le christianisme ? L'abandon de la circoncision est certainement un fait majeur, d'autant plus important qu'il permet de faire de Saint Paul le véritable fondateur du christianisme, et que Jésus de Nazareth devient alors un glorieux référent. Un enchaînement irrémédiable s'organise alors. Après quelques années de persécutions chrétiennes par les juifs, s'en suivirent des siècles et des siècles d'acharnement antisémite. Les camps nazis présentent peut-être des ressorts spécifiques, mais la haine du juif, même si l'on prend la précaution d'en analyser les variantes, reste intacte. En tout cas nous sommes devant le tableau d'une passion qui n'en finit pas. Il faut alors faire appel à une anthropologie négative, d'autant que les passions qui se déchaînent doivent être brossées à grands traits.

Dans cette perspective l'analyse freudienne tombe toujours au mauvais moment. Freud a l'intuition que la circoncision, emblème plus ou moins conscient de la castration, ne peut être supportée par les hommes lesquels font payer aux juifs le prix qu'ils ne parviennent pas à assumer. L'analyse est trop subtile pour être fautive, mais elle risque inévitablement de n'être plus qu'une piste de travail où la haine de l'autre et le refus de la différence sont régulièrement orchestrés sur le même mode.

Il faut que chacun replace cette méditation freudienne dans le halo de secret que lui seul est capable de produire. En l'occurrence il faudra trouver les mots pour aller au-delà d'une rupture, voire même d'une séparation, mais deviner que plus profondément encore nous sommes en présence d'un éloignement !

On imagine facilement combien cette hypothèse est susceptible de subir une critique ironique, voire une colère justifiée, devant ce qui peut sembler être un affadissement des querelles de l'Histoire. Or, au contraire, il nous semble que toutes les souffrances sont contenues dans un malentendu qui ne pouvait être évité lors de son premier passage.

*L'homme Jésus*⁴

La question est d'autant plus délicate que nous sommes aujourd'hui assujéti à une idée reçue qui, sous couvert d'un progressisme de bon aloi, bloque notre méditation. Il est de bon ton de prétendre que nous ne savons rien de « l'homme Jésus ». Bien entendu nous ignorons s'il fut marié, s'il eut des enfants, s'il avait des frères et des soeurs. Toutes ces fadaises font le quotidien de certains chroniqueurs, mais n'abordent jamais le caractère unique de son enseignement.

Nous savons qu'il y eut certainement un homme qui se présenta - à cette époque, il n'était pas le seul - comme étant le Messie. L'ambiance était fiévreuse et en attente messianique. On ne peut pas avoir inventé de toutes pièces son enseignement dans la mesure où les thèmes qu'il abordait rompaient avec les espérances de l'époque.

On peut penser qu'il faisait partie de l'élite et qu'il était lui-même pharisien. Sur son chemin il ne rencontre d'ailleurs que des pharisiens étonnés ou franchement hostiles. Comme un grand nombre d'entre eux, il se fit baptiser par Jean le Baptiste, et il est bien possible qu'il en fut un dissident notoire. On trouve d'ailleurs dans le Nouveau Testament des traces de querelles entre les disciples de Jean et ceux de Jésus. Si cette hypothèse est pertinente, on comprendrait d'une autre manière la volonté des évangélistes de gommer cette opposition en faisant des deux hommes des cousins.

Cette hypothèse d'Oscar Cullman n'a rien d'iconoclaste. Bien au contraire ! pourrait-on dire. Dans notre esprit s'accentuerait l'idée que les quatre évangiles retenus pour constituer le corpus révélé sont des sommes théologiques beaucoup plus riches que les évangiles apocryphes, lesquels prenaient un ton franchement merveilleux. Cette dernière tendance devait être très forte à l'époque et ce qui se produisit avec Jésus était probablement insaisissable pour le plus grand nombre de ces nouveaux croyants. C'est bien la tradition apostolique qui l'emporta, celle d'une élite qui développa une théologie manifestement maîtrisée.

Il est important de souligner que l'enseignement de Jésus n'avait rien de provocant. L'amour du prochain était, au contraire, un thème récurant de l'époque. On raconte qu'à la même époque des juifs pieux et intrigués vinrent trouver un *maître* qu'ils connaissaient : « Rabbi pourrais-tu réciter toute la loi sur un seul pied ? » Leur idée était de montrer que la loi était

⁴ - Tout ce qui va suivre est redevable à Oscar Cullman, à sa « Christologie du Nouveau Testament ». Cette livraison déjà ancienne a-t-elle vieilli ? Peu importe, cette oeuvre fonctionne un peu comme le « Moïse de Michel Ange » pour Freud. C'est une sorte de prétexte sans lequel ce qui doit se dire ici ne pourrait pas s'exprimer. Le livre lui-même sera-t-il trahi ? Ce serait dommage, mais, là encore, les spécialistes rectifieront eux-mêmes en saisissant une intention qui leur sera sympathique - du moins peut-on l'espérer.

bien trop complexe et qu'il était impossible de tenir longtemps sur un pied ! L'autre se leva et dit en répondant à leur provocation : « Aime ton prochain ! » La simplification de la loi était un thème discuté à l'époque. Même l'amour de l'ennemi n'est pas nouveau dans le judaïsme. Un prophète ne priait-il pas du fond de sa geôle pour ses persécuteurs ?

Les relations qu'entretint Jésus avec les Samaritains étaient également d'actualité. Eux qui n'avait pas vécu l'*Exil*, de quelle manière pouvaient-ils encore préserver leur judéité même s'ils étaient circoncis et avaient une thorah.

Il y avait peu de choses à l'époque que l'on pouvait reprocher à Jésus. A ceci près qu'il développa des thèmes pour se présenter comme le Christ avec de grands vecteurs bibliques qui n'appartenaient pas à une tradition messianique. L' *Agneau Pascal*, le *Fils de l'Homme* et le *Serviteur Souffrant* n'alimentent pas la conscience juive pour attendre le Messie. Mais ces propos pouvaient être rejetés, ils ne pouvaient pas provoquer une éviction massive.

Mon Père

On peut penser qu'il n'y eut qu'un seul point, et un seul, qui fut strictement inadmissible. A condition de ne pas atténuer cette brûlure en prétendant que les juifs refusèrent la grâce qui leur était proposée, qu'ils ne voulurent pas comprendre ce que les premiers membres de la *secte de la Nouvelle Alliance* avaient assimilé. C'est un point *impossible à supporter* pour tous ceux qui le reçurent de plein fouet. Il fallut des siècles et des siècles de sainteté, de transmission invisible et impalpable, une interminable nuit de méditation sur l'*Exil*, pour bredouiller, et cette fois avec Freud et Lacan, que l'amour n'était pas ce que l'on croyait. En terre de laïcité, on peut bricoler une théologie nouvelle.

Jésus a dit « Mon Père », c'est décisif. Pour les exégètes il est toujours délicat de distinguer *ipsa verba*, les paroles de Jésus, celles que les évangélistes lui prêtent pour maintenir la cohérence de qu'ils avaient entendu, d'*ipsissima verba*, les paroles mêmes de celui auquel il se réfèrent. « Mon père » est certainement la pierre angulaire, ce sur quoi repose tout un édifice strictement inassimilable.

Nous en avons des traces. Ses propres disciples ne savaient plus comment prier et lui demandèrent son aide. C'est là qu'il leur répondit : « Dites : Notre Père, qui est aux cieux ... » Le *Pater* dans toutes les catéchèses est privilégié et présenté comme *la prière que nous donna le Seigneur*. C'est lui qui apprend à prier, car il doit être manifeste que les *Fils de Dieu* ne le sont que par participation au *Fils*. Lui seul dit « Mon Père ».

Eut-il conscience de sa divinité ? Ce n'est plus nécessaire. La conscience ne se situe pas au niveau d'une conscience psychologique, mais d'une parole irréversible. Ici nous allons sur un chemin beaucoup plus malaisé que celui que prennent ceux qui prétendent que c'est tardivement qu'on en fit un dieu. Ils confondent la lente maturation du vocabulaire du Concile de Nicée avec des avancées frauduleuses. La question se posait autrement. Dans les toutes premières communautés chrétiennes la méditation sur le rapport qu'entretenait Jésus avec le divin constituait les bases d'un des tout premiers credos. Le symbole de la croix, et le signe de

croix, sont tardifs. Les premières communautés portaient un poisson : ἰχθύς. *Ichthus* est l'acrostiche pour *Iesous Christos Theou Yios Soter*, soit Jésus Christ Dieu Fils Sauveur.

L'idée que Dieu soit pleinement Père quand il est Père et pleinement Fils quand il est Fils est strictement incompréhensible. Retenons ici la mise en garde de Lacan :

Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer par l'intenable de la formulation d'un Dieu Trois et Un. La puissance ecclésiastique ici s'accommode fort bien d'un certain découragement de la pensée.

Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de son articulation qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer. (...)⁵

Il est dit explicitement qu'un homme, *vrai Dieu et vrai homme*, et non pas un dieu qui entre dans un corps d'homme et s'y installe pour parler à sa place, un homme donc, dans sa parole d'homme, peut parler aussi bien que Dieu et l'étonner éternellement. Le Père est étonné par le Fils avec autant de force que le Fils est étonné par le Père. Cet étonnement est l'Esprit du Père et du Fils (*filioque*) et non pas l'Esprit du Père passant par le Fils. Cette hiérarchie que rejette Nicée permet de parler d'une troisième personne (*un troisième masque de théâtre*), une troisième insistance de Dieu. Il ne s'agit pas d'une troisième *personnalité* mais d'une troisième forme de la présence divine : « Il a parlé par les prophètes », et en ce sens il reçoit « même adoration ». Il est pleinement Dieu, Dieu intelligence de notre intelligence.

Jésus de Nazareth n'existait pas avant sa naissance mais cette relation d'étonnement à l'intérieur même de Dieu, ces *processions*, sont de toute éternité. On ne peut imaginer un temps où Dieu le Père dit au Fils : « Va, il est temps de t'incarner, puisque je t'ai créé pour cela, pour achever ma révélation ». En ce sens le Fils, étonnement du Père, est « engendré et non pas créé ». Ajoutons que le fait que l'Esprit ait parlé par les prophètes ne rapproche pas le judaïsme du christianisme, bien au contraire.

Personne n'oblige personne à croire à une intentionnalité divine qui engluerait l'ensemble d'une théologie anthropomorphique. Mais pour le moins nous sommes de part et d'autre, judaïsme et christianisme, en présence d'une persévérance énigmatique de la parole. Bien des recoins demanderont toujours à se laisser découvrir. Il est certain que nous sommes à un point nerveux immédiatement sensible.

S'il fallait parler de conversion, c'est dans le climat de cette théologie laïque que laborieusement nous avons tenté d'installer de plein droit dans le champ de la psychanalyse, avec la secrète ambition de convaincre que notre discipline était le seul lieu d'accueil possible. Car c'est effectivement une discipline, au sens d'une discipline que l'on s'impose, comme la gymnastique du matin.

⁵ - J. Lacan. « La science et la vérité ». Seuil 1966. Page 873.

Conversion

Commençons par une image, laquelle, une fois surgie, peut très bien ne plus nous lâcher.

Quand à la surface de l'océan rugit la tempête tout peut arriver. Noyades, naufrages et invasion catastrophiques des terres. Les blessures sont profondes, dévastatrices et parfois irréversibles. La religion de ceux qui restent à terre, mais aussi la météorologie sont aux premières lignes. Même l'Histoire de la marine forme ceux qui s'avancent en mer et convertit ces audacieux en professionnels.

Mais dans les fonds marins, il semble qu'il ne se passe rien. Les poissons des grandes profondeurs continuent une vie que nous leur supposons paisible, et les sous-marins ne devient pas de leur route. Nous sommes dans un monde différent : s'il faut parler d'événements possibles c'est dans un tout autre registre, sur une autre échelle.

L'abandon de la circoncision

Ce que l'on appelle l'abandon de la circoncision fut un scandale dont on ne mesure jamais assez le séisme qu'il provoqua.

Ce fut d'abord la première communauté jérusalémite dirigée par Pierre qui fut touchée. Il était incompréhensible que Paul ait été amené à baptiser des incircis. De toute évidence il aurait dû les faire passer par cette étape pour mesurer l'importance qu'ils accordaient au baptême de mort et de résurrection.

Un très grand nombre de chrétiens croient encore aujourd'hui qu'une fois débouté par les synagogues de la diaspora, il en vint à parler de sa foi aux braves gens qui passaient par là.

Or ces braves gens étaient des prosélytes. Etrangers, collaborateurs ou esclaves, ils étaient depuis longtemps sous influence juive. Ils ne demandaient pas la circoncision, mais respectaient une loi simplifiée, celle qu'on peut exiger des nations. Autant que les juifs ils étaient en attente messianique, et le message de Paul était loin de leur paraître incongru. L'intention de l'apôtre n'était pas de mépriser la circoncision mais il accepta de baptiser ceux qui lui arrivaient.

Il en vint à parler de *circoncision du coeur*, un thème biblique bien connu à cette époque. A plusieurs reprises, les prophètes avaient fustigé le peuple relaps. Ils se disaient circoncis mais leurs coeurs ne l'étaient pas !

Ajoutons que *l'abandon* en tant que tel revient à plusieurs reprises dans les récits bibliques. On voit des chefs de guerre menacer de ne plus faire circoncire leurs fils quand la querelle est trop forte.

L'abandon de la circoncision était donc un scandale. Rien ne dit que, malgré le contexte du *premier concile de Jérusalem*, cette pratique fut annulée par tous en même temps. On peut

penser qu'elle fut encore respectée par certaines communautés qui acceptaient qu'ailleurs il en soit autrement. Progressivement cependant elle disparut de l'Eglise.

C'est ce que retinrent les juifs. Cela représentait un repère qui marquait bien la frontière et, encore aujourd'hui, le judaïsme pressent Paul comme le véritable artisan de l'autre religion. Chez les plus sages et les plus informés Jésus lui-même est souvent présenté comme un bon juif.

Mais il y a chez tous, juifs et chrétiens, un grain de sable qui semble ne gêner personne.

Un grain de sable

Un événement dramatique peut engendrer une guerre de religion interminable, ruiner une culture de manière irréversible et endommager une civilisation jusqu'à la faire mourir.

En aucun cas cependant il ne peut être suffisamment puissant pour faire passer les hommes d'une ère à une autre. La fin de l'antiquité à l'arrivée d'une ère nouvelle exige un autre traitement.

Il est d'ailleurs bien délicat de se fixer sur le nom de ce qui va se construire. On peut parler de l'ère chrétienne, on peut parler également de l'ère judéo-chrétienne, encore que cette dernière expression soit le meilleur moyen pour se fourvoyer. Il n'est surtout pas question de s'imaginer que judaïsme et christianisme auraient collaboré ou travaillé ensemble sur le même plan comme s'ils avaient fait oeuvre commune, et ce à leur insu.

En fait ce que nous cherchons ce sont des lames de fond, qui non seulement s'ignorent mais ne peuvent pas se rencontrer. Il faudrait pouvoir construire des formules, des pistes, on pourrait presque dire des respirations qui se suffiraient à un point tel qu'elles ne manifesteraient aucune suffisance.

L'Exil et la crainte

Ceux qui surent réinventer, voire inventer, la crainte du divin, la crainte de Dieu, ceux-là ont un abîme de méditation qui ne peut leur laisser aucun autre champ. Ce point d'orgue, ce point d'ancrage se résume dans l'*Exil*.

Avant l'*Exil* se trouve un Dieu fidèle qui ne cesse de revenir sur la proposition insistante qu'il réserve au peuple qu'il s'est donné. Mais ce peuple élu s'éloigne trop souvent. En ce sens l'*Exil* représente une épreuve sur laquelle il convient de revenir éternellement. Ceux qui partirent ne revinrent pas, et ceux qui revinrent n'avaient jamais connu Jérusalem *belle et grand ville, solidement construite*. Ils étaient méconnaissables, pétris de culture et de sagesse orientale. Même leur littérature était devenue imprévisible : Job, les proverbes, l'Ecclésiaste et le Siracide, tous ces textes témoignaient d'une nouvelle beauté littéraire. Mais elle n'était belle que dans la mesure où, en son creux, elle avait inventé une fidélité. Ce peuple toujours

susceptible de ne plus écouter la proposition divine, se présentait sans efforts comme le peuple fidèle.

Dans cette perspective on peut entendre le *retour d'Exil* comme un éternel retour à l'Exil, un travail incommensurable. Maintenant on peut parler du *peuple de l'Exil*, celui qui incarne cette épreuve dans son essence, et la présente à toute l'humanité comme la carte forcée de l'aventure humaine.

On sait ce que les juifs eurent à subir pendant des siècles. Ceci dit les persécutions et le culmen démoniaque des camps nazis ne font pas partie du plan divin. En aucun cas on ne peut y voir une épreuve de purification, ni même une punition. Encore moins un abandon fatigué.

Le terme d'épreuve, sans que l'on puisse gommer complètement son caractère douloureux, doit être ici entendu dans un sens quasi photographique. En fait la fidélité de ce peuple en *Exil* est strictement incompréhensible. Parfois on parle de résistance de certaines minorités qui malgré leur servitude sont capables de se préserver. Mais ici le phénomène est plus étrange. Les esclaves de Babylone surent tout le temps de leur *Exil* profiter de la culture dans laquelle ils baignaient. De retour cet enrichissement ne demanda qu'à faire florès si bien qu'on est en droit de penser que cette assimilation représenta surtout pour eux un appauvrissement. Non pas l'occasion de repartir de zéro, mais l'opportunité de mettre le doigt sur l'essentiel.

Cette fidélité d'un peuple récidiviste devenu le peuple de la fidélité ne relève pas, à proprement parler, d'une volonté de résistance aux accents psychologisants. Il faut lui supposer une autre vertu, une insistance d'une autre nature : la crainte de Dieu.

Sans doute, dans la foule des élus, devait-on rencontrer les traces d'un dieu anthropomorphique, susceptible de prendre le masque d'un dieu punisseur, d'une exigence grimaçante. Cependant cette crainte fut travaillée de manière inédite. Même si bien des peuples développèrent cette tendance, au demeurant inévitable, la crainte qui nous occupe se tourne vers une grandeur incommensurable mais aussi, et conjointement, une proximité qui n'empêche pas une supplique accessible.

Une grandeur inimaginable et familière à la fois ! Une crainte inépuisable mais qui, la nuit, protège et rassure : « Je te crains et j'espère ».

La résurrection et l'effroi

Qui pourrait ignorer le prologue de Jean :

Il est venu chez les siens mais les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

On connaît trop bien ce passage qui alimenta des siècles d'antisémitisme. Précisons seulement que le quatrième évangile est plus tardif que les synoptiques et qu'il est déjà engagé dans un

débat rude avec le judaïsme. Nous sommes déjà entrés dans un climat apologétique. Si on peut y voir un anti-judaïsme, les chemins que prendra l'antisémitisme trouveront d'autres ressorts.

Mais ici c'est surtout l'occasion de préciser qu'il n'est absolument pas question de rapprocher le judaïsme du christianisme, mais au contraire de souligner et d'accentuer le rythme croissant de leur éloignement. L'un et l'autre ne brillent qu'en déployant l'éblouissante distance qui les sépare. Ils ne doivent pas s'ignorer mais surveiller sévèrement ce qui prendrait des allures d'influence. Le judaïsme ne doit rien au christianisme, et ce dernier construit son Ancien Testament sur le modèle de la Bible d'Alexandrie sans jamais s'inspirer du corpus rabbinique.

Pas de débâcle

Nous voici donc maintenant face à une énigme qui prend corps. Si l'une des deux religions avait fait fausse route, pourquoi aurait-elle survécu ? Si l'incarnation et la résurrection était l'élucubration d'une secte comment aurait-elle pu construire des cathédrales ? Si enfin le judaïsme était passé à côté du salut, où aurait-il trouvé les moyens de survivre ?

Un climat apologétique, voire polémique, peut être profitable à la nervosité du travail. Mais, ici, il n'est d'aucun secours car, d'un côté comme de l'autre, la fécondité est inépuisable.

Il convient d'abord de souligner une différence remarquable et de fond. Le judaïsme est une religion du livre et le christianisme une religion de la parole. Le juif étudie et enseigne, alors que le chrétien témoigne. L'un et l'autre souhaitent la conversion des cœurs et des nations sans pour autant exprimer leur universalisme d'une voix comparable.

De là en découlent des conceptions de l'événement radicalement hétérogènes. L' *Exil* peut à lui seul résumer la notion même d'événement. On peut le dater historiquement, mais dans sa méditation il s'universalise et éclaire les nations. Toute l'histoire du peuple élu peut venir se lover dans cette épreuve laquelle est comparable à une formidable aventure.

En revanche la résurrection est un événement foncièrement événementiel. Il bouscule et renverse, à un point tel qu'une anthropologie chrétienne est toujours suspecte. La sagesse des bien-pensants n'est pas mieux lotie. Les bigots sont légions et se retrouvent partout, mais le catholicisme est plus fragile devant cette gangrène. Il vaut mieux parler de folie et la conversion, même si elle est lente, est en fait brutale. Le baptême est bien un baptême de mort et de résurrection, bien avant d'être de purification.

L'étude elle-même nous renseigne. Alors que le Talmud plonge définitivement dans le texte avec l'ambition de ne devoir jamais en sortir, l'exégèse néo-testamentaire recherche inlassablement des ambiances culturelles et des contextes historiques susceptibles d'éclairer davantage l'événement qui s'invite.

Il est d'ailleurs capital de souligner dans ce contexte que le judaïsme n'est pas un dogmatisme dans la mesure où il *gratte* le texte. Certains commentateurs vont faire autorité et peuvent être

considérés comme des passages forcés de la compréhension de la foi juive, mais personne n'est exempté de cette contrainte libératrice de l'étude.

En revanche le dogme est toujours mal compris. Ce n'est pas, à proprement parler, *ce qu'il faut croire* mais *ce qu'il faut dire* pour ne pas affadir le message. En ce sens les formules dogmatiques sont là pour favoriser le développement de la liberté face au mystère. Evidemment des siècles et des siècles de *puissance ecclésiastique* ont fait du dogme tout autre chose, mais ce n'est pas ce qui nous retient ici. Il importe au contraire de saisir qu'il épaula la *catéchèse*, ce qui fait écho. C'est plutôt dans cette veine qu'il faut écouter *ce qu'il faut croire*, la convocation de la vocation, cette voix toujours perfectible de ceux qui ne peuvent pas garder ça pour eux.

Il est malsain de parler de prosélytisme, d'endoctrinement, voire de propagande, même si la réalité prend cette voie chaque jour. Le témoignage, issu de cette religion de la parole, doit être compris dans sa dimension impérieuse⁶.

Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée; et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau ...

Ne pas pouvoir se taire, ne pas pouvoir faire autrement. Lorsque s'impose la nécessité du silence, se fait entendre un vacarme pacifiant inaudible à l'organe auditif. Le fait que cette expérience - le terme manque d'élégance pour la vie spirituelle - ne convoque pas les sens implique que cet état fébrile, cette brûlure, relève de l'hallucination. Ce concept ne présente aucun sens dépréciatif, mais il dit précisément que seul le langage dicte sa loi. L'hallucination n'est pas une erreur, une impasse qu'il faudrait éviter. C'est une incidence de la vérité dont nous devons pas nous priver.

Il va sans dire qu'aucune joie de cet ordre ne prouve l'existence de Dieu. L'être humain, saisi dès sa naissance par le langage, présente la capacité, et presque le devoir de dire : « Toi ». Lors de sa séparation définitive d'avec le placenta, lequel était une part de lui, il est amené à porter un jugement d'existence : « Il y a quelque chose ». Cette *Chose* - das Ding - est d'une telle grandeur que son altérité est insupportable et ne peut qu'être rejetée. Mais dans le même mouvement, ce « non » s'accompagne d'un « oui » à cette grandeur, sans que nous puissions distinguer lequel des deux termes s'engage le premier. Ils s'appellent au contraire l'un l'autre. C'est bien parce que je dis non qu'il me faut dire oui. C'est bien parce que je dis oui que je mesure le non : « Il y a quelque chose, et ça vaut la peine ! »

Dans le champ de la psychanalyse, on a trop vite tendance à confondre la Chose avec la mère. On sent effectivement qu'elle pourra venir s'y lover au point de s'y confondre. Mais, en fait, la Chose c'est l'irruption définitive du réel. Lacan insistera pour que le *buisson ardent* auquel est confronté Moïse soit une autre figure de la Chose.

⁶ - Mt 5. 14 - 15

Ceci suscite de nouveau ce que nous avons appelé la règle des *trois ni* : « ni croyant, ni incroyant, ni agnostique ». Une quatrième place s'impose, celle du devoir de faire des trouvailles qui alimentent aussi bien les trois places précédentes. Nous mourront en remettant notre esprit, avec la certitude apaisée d'avoir accueilli les mystères.

Le juste et le saint

Nous pouvons ici faire un pas de plus dans la distance qu'il convient de maintenir entre le judaïsme et le christianisme. C'est une torsion supplémentaire tout en mesurant combien cet éloignement progressif n'est pas une barrière. Tout ce que l'on peut dire du juste on peut le dire du saint sauf qu'il est un juste, et inversement. La différence n'est pas, à proprement parler, phénoménologique. C'est seulement quand on en parle que l'on est contraint de se déplacer.

Pour être actif, clairvoyant et imaginatif, le juste reste debout dans la tourmente. Il ne bouge pas, dirait-on pour faire image. Tout entier tourné vers une crainte confiante, il scrute inlassablement son devoir, son respect de la Loi qu'il étudie pour inventer sa posture. En ce sens il saisit que d'autres justes peuvent surgir parmi les nations. On dirait qu'ils se ressemblent tous, mais c'est alors le moment de constater que pour chacun le « Il faut » n'est jamais sur le versant d'un chemin tout préparé. C'est un inventif commentateur, un commentateur inventif.

De son côté, le saint est sanctifié, mis à part comme dans un sanctuaire. Il est renversé par ce qui lui arrive, même s'il ne le perçoit pas et mène une vie paisible. On pourrait presque dire qu'il est abîmé par ce qui l'aborde. Tels des éclairs, ses ravissements parfois insensibles lui font entrevoir que l'amour n'a rien à voir avec un immense sentiment. Son enthousiasme, sans être pénible, est pourtant une épreuve très étrangères aux communion inquiétantes des stades de football. Il sent, au contraire, qu'il va plonger dans une solitude qui définitivement le séparera des hommes. Lui aussi est sensible à la crainte de la grandeur, mais celle-ci, sans s'effacer n'est plus tout à fait une boussole. Il n'est pas élu, il est happé par une visite qui gâche sa vie. Il y a certes vocation, mais dans le climat d'un désarroi spécifique qui n'arrive qu'à lui : « Est-ce bien cela ? ».

Dans sa certitude que l'amour n'est pas un vain mot, il ne trouve aucune preuve. Bien des mystiques du dix-neuvième siècle sont passés par *la nuit de la Foi* : Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld, Jean-Marie Vianney et tant d'autres ...

Mains vides

*S'ouvrent mes mains vides
Joie de n'y rien trouver
Loin déjà le temps des captures
L'agacement du maintenu*

S'ouvrent mes mains vides

*Rien qu'un souffle léger
Le Tien peut-être et ne dure
Autre chose c'est possible*

*S'ouvrent mes mains vides
Elles ne peuvent prouver
Mais palpent un amour effrayant
Oui, la parole m'habite*

Il suffisait donc d'un rien pour prétendre que le Juste et le Saint se ressemblaient. Evitons cette facilité et remarquons seulement que c'est effectivement la même Révélation et que rien dans l'une des deux postures ne paraît étriqué au regard de l'autre.

C'est donc bien une seule veine, un seul vecteur qui nous guide. Un éloignement mystérieux - cessons de dire énigmatique - qui se comprend de mieux en mieux m'invite à explorer infatigablement mon point de départ. Les conversions existent vers l'une ou l'autre communauté, mais c'est toujours exceptionnel et cela ne relève pas, à proprement parler, d'un témoignage transmissible. En revanche, serait-ce une fadaise de dire explicitement : « Je ne m'éloigne de toi que grâce à toi ! ». Oui, sans doute, car nous sommes alors englués dans une rhétorique suffisante qui semble ignorer qu'il convient de se hisser à un niveau plus structural. L'estime est possible si seulement il se dépouille d'un élan qui se voudrait promoteur. La nécessité que nous cherchons - nous le verrons plus loin - est historique.

Baptême et attente du Messie

Contrairement à une idée très répandue le christianisme n'est pas dispensé d'attendre le Messie. Dans la liturgie catholique le temps de l'*Avent* est une période éminente qui organise l'attente de la naissance du Christ. Bien entendu, nous sommes dans un tout autre registre, bien différent de celui que développe le judaïsme. Mais ce parallèle a le mérite de pointer qu'un anti-judaïsme verse presque naturellement vers un antisémitisme. Historiquement certaines querelles furent profitables, mais elles étaient menées par des personnalités remarquables bien au fait de la foi de l'autre.

Le radotage qui consiste à prétendre que le « non » des juifs les a fait dévier de la Révélation, non seulement n'explique rien, mais nous épargne imaginer ce que fut la conversion des prosélytes, ceux qui ne demandaient pas la circoncision mais se tournaient vers la sagesse protectrice de la synagogue. Partageant pleinement l'attente messianique de l'époque ils témoignaient probablement de la même espérance.

La crainte de Dieu les introduisait à une méditation qui leur permettait de toucher du doigt à une grandeur impressionnante mais consolante. Il est bien possible que les plus méditatifs ne s'esquivaient pas et profitaient pleinement de l'ambiance religieuse dont ils bénéficiaient. Ce n'était pas un judaïsme au rabais.

Ils n'avaient pas connu l'*Exil*, et très curieusement, personne ne le leur reprochait. Ils n'étaient pas dans la suspicion, comme pouvaient l'être les Samaritains, à qui on pouvait reprocher d'avoir fait bon ménage avec les voisins, tout en se laissant intriguer par leurs dieux. Avoir connu l'*Exil* était une épreuve qui mettait définitivement la crainte de Dieu au point névralgique de la spiritualité juive.

En revanche, pour ceux qui n'étaient pas circoncis, cette crainte était seulement une vertu. Elle pouvait ne pas s'estomper mais l'effroi de la résurrection pouvait être accueilli avec un enthousiasme qui ne donnait pas l'impression d'être concurrent de la crainte.

Quand on parle d'enthousiasme il faut prendre garde et ne pas le confondre avec une quelconque fébrilité psychologique. En principe on ne danse pas de bien-être à cette annonce. La joie qui s'empare de celui qui se laisse emporter par cette invitation, l'espérance qui l'accompagne - et non pas l'espoir -, relèvent de la grâce divine. A soi seul il est impossible d'y répondre. Saint Paul devait être un homme impressionnant, non par sa stature, mais par un apparent radotage qui ne basculait pas et le maintenait. A bien des égards il ne parlait plus que de ça, de la résurrection, et montrait probablement comment il avait été abîmé et sanctifié par l'événement.

Des siècles et des siècles de christianisme ont d'eux-mêmes estompé la crainte. Quand elle revient, elle se présente sous les traits d'un Dieu surveillant et vengeur. La promesse devient souvent univoque et se réduit à une récompense. La liturgie tente, non sans adresse, de restaurer l'engagement incalculable qui est proposé : « Christ a souffert. Christ est mort. Christ est ressuscité. ». Elle insiste toujours sur la mort : « Nous proclamons ta mort et célébrons ta résurrection ». Mais souvent rien n'y fait. Un grand nombre négligent l'espérance, cet espoir sans objet ! Pour beaucoup ils espèrent que la mort ne soit qu'un mauvais moment à passer.

En ce sens les incirconcis qui demandèrent le baptême furent sans doute bouleversés et leur déplacement n'a rien à voir avec le passage d'un camp à un autre.